N° 411

DE L'OPIUM

DES FUMEURS

SYNTHÈSE

PRÉSENTÉE A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHARMACIE DE MONTPELLIER

le 15 juin 1887

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

PAR

René PLUCHON

Né à Saint-Porchaire (Charente-Inférieure)

PHARMACIEN DE LA MARINE

Pour obtenir le grade de Pharmacien de 1re classe

MONTPELLIER
IMPRIMERIE CRISTIN, SERRE ET RICOME, RUE VIEILLE-INTENDANCE, 5
SERRE ET RICOME, SUCCESSEURS
1887

École Supérieure de Pharmacie de Montpellier.

PROFESSEURS

MM. J.E. DIACON (I. P. ✿), DIRECTEUR *Chimie générale.*

J.-E. PLANCHON ✲ ✠✠ (I. P.) *Histoire naturelle des médicaments. Botanique.*

F. JEANJEAN (I. P.)..... *Chimie analytique et Toxicologie.*

L. SOUBEIRAN ✠✠✠✠..... *Pharmacie.*

A. IMBERT..... *Physique.*

COURS COMPLÉMENTAIRES ET AUXILIAIRES

MM. MASSOL, chargé du cours..... *Minéralogie et Hydrologie.*
COURCHET, chargé du cours... *Matière médicale.*
GAY, Agrégé ..... *Pharmacie Galénique.*
MALOSSE, Agrégé ..... *Chimie minérale.*

AGRÉGÉS

MM. Th. MALOSSE ✠ (A. ✿).
G. MASSOL.
L. COURCHET.
F. GAY.

Secrétaire: H. GOT (I. P. ✿).
Secrétaire honoraire: F.-J. BLAISE (A. ✿).

NOTA.— L'Ecole de pharmacie n'accepte la responsabilité d'aucune des opinions émises par les candidats, dans les Thèses ou Synthèses qui lui sont présentées.

A MON PÈRE

A MA MÈRE

A MES FRÈRES

R. PLUCHON.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41534913_0136

MEIS ET AMICIS

R. PLUCHON.

A Monsieur CAZALIS

Pharmacien de 1re classe de la Marine, Chevalier de la Légion d'honneur

A Monsieur CUNISSET

Professeur de Physique à l'École de Médecine navale de Rochefort
Chevalier de la Légion d'honneur

R. PLUCHON.

AVANT-PROPOS.

L'opium est un des médicaments le plus universellement accepté; il tient, à juste titre, le premier rang dans l'arsenal pharmaceutique de toutes les nations qui pratiquent rationnellement l'art de guérir.

La quantité considérable, employée pour les besoins médicaux de tous les pays, est cependant peu de chose à côté de l'immense consommation faite par les peuples qui demandent à l'opium une excitation particulière, l'oubli de leurs maux et des sensations physiques et imaginatives, plus ou moins agréables.

En Europe et en Afrique, les consommateurs de ce produit ne sont représentés que par les Turcs, les Égyptiens et en général tous les Musulmans. En Asie, cette habitude est généralement répandue en Syrie, chez les peuplades qui avoisinent la mer Rouge et le golfe Persique, en Perse, en Afghanistan, dans le Turkestan, dans l'Inde, surtout l'Inde septentrionale, dans les royaumes de Birmanie, de Siam, du Cambodge, en Cochinchine, en Annam, au Tonkin et dans la Chine tout entière; au sud de l'Asie, on trouve l'usage de l'opium chez les habitants de toutes les îles de la Malaisie. Enfin, à la suite des émigrations chinoises, cette habitude s'est transportée en Australie, au Cap, en Amérique, surtout à San-Francisco où la colonie chinoise est très nombreuse;

tout récemment même, les Chinois des travaux de Panama ont apporté avec eux l'opium et leur pipe. Si l'on considère que la Chine est réputée contenir 400 millions d'habitants, et l'Inde près de 200 millions, on peut dire que les nations se servant de l'opium comme excitant, représentent une population de près de 1 milliard d'hommes.

Plusieurs voyages que nous avons faits sur les transports de l'État, en Cochinchine et au Tonkin, nous ont fait voir de près les fumeurs d'opium ; il nous a paru intéressant de rassembler sur ce produit et ses fanatiques les détails que nous présentons ici.

Les renseignements historiques et commerciaux ont été pris dans les publications de la presse anglaise de l'Inde, de Hong-Kong, de Sanghaï, notamment dans les écrits du docteur Edkins, de Pékin; du docteur Moore, de l'Inde (l'Autre côté de la question d'opium), dans le Rapport des douanes chinoises de Robert Hart, et dans l'Ouvrage sur la Chine de Don Sinibaldo de Mas, ambassadeur d'Espagne auprès de la Cour de Pékin, de 1840 à 1850. La partie technique est due à la généreuse bienveillance de M. Cazalis, pharmacien de la marine, créateur et directeur de la manufacture d'opium de Saïgon.

Nous sommes heureux de pouvoir remercier publiquement M. Cazalis de la peine qu'il s'est donnée, pour revoir notre travail, et corriger les erreurs qui avaient pu s'y glisser.

DE L'OPIUM DES FUMEURS

HISTORIQUE.

Le pavot et la connaissance de ses vertus somnifères remontent aux premiers temps de l'Histoire ; la mythologie nous montre, en effet Morphée, le dieu du sommeil, secouant ses pavots, chaque jour, sur les mortels et sous leur influence bienfaisante, alléger et endormir à la fois leurs douleurs et leurs misères. Homère nous parle du Népenthès comme une plante dont le suc, indiqué par Cérès, jouit de vertus de toutes sortes dans les maladies; on s'accorde à croire que le Népenthès désigne bien le pavot. Au premier temps de Rome, l'acte à signification énergique de l'envoyé de Porsenna, coupant les têtes les plus élevées des pavots de Tarquin, indique suffisamment que le pavot fait déjà partie de la flore italienne.

Hérodote mentionne, le premier, l'extrait qu'on peut faire, en évaporant la décoction de la plante entière du pavot; c'est cette même substance qui était connue de Théophraste sous le nom de méconium. Enfin, le pavot, sous diverses

préparations, joue un rôle important dans la pharmacopée d'Hippocrate et de Galien. Dès les premières années de l'ère chrétienne, l'opium, d'après Dioscoride, constituait dans l'Asie-Mineure une branche de commerce assez importante, pour qu'il fût déjà l'objet de nombreuses falsifications.

Le pavot et ses produits présentent chez les Musulmans une importance extrême. C'est aux savants arabes que sont dus certainement la valeur relative de chacune des parties de la plante et l'emploi de l'extrait fait avec le suc de la capsule; ils trouvèrent, les premiers, les propriétés excitantes singulières, qui ont donné à l'opium une si grande vogue chez les Orientaux; en associant l'extrait aux sommités fleuries du chanvre, ils composèrent, les premiers, ces boissons enivrantes, donnant l'avant-goût des joies du paradis de Mahomet, boissons avec lesquelles le Vieux de la montagne fanatisait, en l'an 1000, les guerriers arabes placés sous ses ordres.

Les conquêtes des brillants successeurs de Mahomet apportèrent l'opium avec elles dans toutes les provinces de l'Asie occidentale, surtout dans l'Inde, peut-être même en Chine. Il est difficile de dire, au juste, à quelle époque cette plante s'introduisit dans l'Empire du Milieu; les premières traces que nous trouvons de son existence sont consignées dans un ouvrage médical chinois, dû à Song-Yan-Shi, publié dans le commencement du VIII^{e} siècle. Un peu plus tard, un autre document chinois cite l'opium comme un des médicaments introduits en Chine par les Occidentaux; il est donc probable que le pavot fut connu des Chinois, à la suite des nombreuses relations qu'ils avaient avec l'Inde. En effet, déjà à cette époque de nombreuses caravanes chinoises débouchaient dans les plaines de l'Oxus par la fameuse «route de soie», qu'on prétend avoir même été connue des négo-

ciants Grecs. En 667, une invasion chinoise, traversant le Thibet et le Népaul, descendit dans l'Inde, s'empara de plus de 600 villes et y laissa des établissements. Les relations de l'Asie centrale avec l'Asie occidentale se faisaient aussi par mer, car des flottes chinoises allaient régulièrement dans l'île de Ceylan pour échanger leurs soies contre des idoles de Boudha, des bijoux, des pierres précieuses et autres riches produits du pays. On trouve encore aujourd'hui, tout près de Pondichéry, des restes incontestables d'une colonie chinoise.

En 758, les auteurs Chinois mentionnent l'arrivée d'une troupe de pirates arabes qui mirent au pillage la côte et la ville de Canton; le même document raconte que peu d'années auparavant, une colonie de l'Islam vint s'établir en Chine et y fut bien reçue.

De toutes ces données indiquant les nombreux rapports de la Chine avec l'Occident, qui pour eux était représenté surtout par l'Inde, nous croyons qu'il est permis de conclure que c'est des Indiens que les Chinois ont reçu le pavot et l'opium, comme ils en ont d'ailleurs aussi reçu le culte de Boudha.

Nous avons dit que des documents chinois des VIII^{e} et IX^{e} siècles parlaient du pavot et de sa culture; en 968, une matière médicale chinoise traite de ses propriétés médicamenteuses fort en faveur à cette époque. Il ne s'agit encore que de l'emploi de la graine de pavot et non de la capsule, la décoction sert comme apéritif et constitue aussi, durant les repas, la boisson quotidienne; mélangé au suc de bambou et au suc de palmier, on en fait un médicament propre à soulager un grand nombre de maladies; ce n'est cependant que plus tard, dit le docteur Edkins, qu'ils s'aperçurent de son efficacité souveraine dans les diarrhées rebelles et les dysenteries; avec le vinaigre et le miel, ils forment un gargarisme

excellent pour les maux de gorge ; on attribuait aussi à cette décoction des effets dépuratifs.

Mais si les Chinois ne trouvaient pas encore dans le pavot les effets d'excitation cérébrale, qui ont fait dans la suite la réputation de l'opium, ils savaient cependant en utiliser l'infusion de la graine pour se procurer la douce somnolence et la quiétude physique si recherchées des Orientaux, et obtenir facilement avec elle ce que les sublimes doctrines de Confucius ne leur promettaient que dans un monde meilleur: le repos. Nous croyons volontiers, malgré les auteurs chinois, que ces effets nécessitaient l'emploi de la capsule en même temps que celui de la graine; mais comme quelques ouvrages ont signalé l'existence de la morphine dans le périsperme de celle-ci, il peut se faire que, développées par la culture, les graines de certaines variétés contiennent cet alcaloïde en plus grande quantité.

A cette époque reculée (1068), les poètes du Céleste-Empire célébraient les bienfaits du Ying-Su (pavot); le poème suivant dû à Su-Che en fait foi:

«J'ai bâti une maison dans l'ouest de la ville, le terrain »du centre a été divisé en plates-bandes rectangulaires; par-»tout où les fenêtres et les portes ont laissé un vide, des »sapins et des bambous ont servi à le combler, les buissons »épineux ont été soigneusement arrachés et j'ai créé un »jardin propre à la culture d'excellents légumes et de fleurs »variées.

»Le jardinier est venu me voir un jour et m'a dit: «le Ying-»Su est une bonne plante qu'il faut avoir, elle est appelée »Ying parce que quoique petite, elle a la forme d'une grande »jarre; elle est appelée Su, parce que les graines sont petites »et ressemblent au millet, elle est semée à la même époque »que le blé et mûrit en même temps que le millet à panicule. »Pendant sa croissance, elle peut être mangée comme les

»frais légumes que nous apporte le printemps; ses graines »sont alors comme celles du millet d'automne; quand on la »broie, elle rend un suc semblable au lait de vache; bouilli, »ce liquide devient une excellente boisson digne de Boudha.

» Les vieillards dont les facultés sont affaiblies, ceux qui »ont peu d'appétit, ceux qui ne peuvent digérer la viande et »qui, mangeant des légumes, ne peuvent plus distinguer le »goût, se trouvent bien de prendre cette boisson.

» Triturée avec un maillet en saule dans une bassine de »pierre, elle se transforme en une douce liqueur qui fait du »bien à la bouche et à la gorge, calme les entrailles et nourrit »l'estomac.

» J'ai fait cette culture, et depuis trois ans ma porte est »demeurée fermée, je n'ai été nulle part et je ne suis revenu »de nulle part; je vois en rêve l'ermite de l'ombrage et le »prêtre boudhiste à la longue robe et lorsqu'ils s'assoient près »de moi, j'oublie volontiers de parler; buvant alors une tasse »de décoction de pavot, je ris, je suis content; sans sortir de »chez moi, je vais à la ville Yung-Chuen et je vagabonde sur »les plages de la rivière, il me semble aussi gravir les talus »de la montagne Lu, située cependant bien loin de ma de- »meure, dans l'ouest, et je suis heureux.»

On voit, par ce petit poème, que les contemporains de Su-Che connaissaient les propriétés hypnotiques de la décoction du pavot; ce n'est que plus tard qu'apparut d'abord l'extrait de la plante et enfin l'extrait du suc de la capsule, c'est-à-dire l'opium véritable.

On s'accorde à dire que le pavot fut introduit en Chine sous les deux variétés, fleur blanche et fleur rouge; aujourd'hui, les variétés noire et violette sont cultivées dans les diverses provinces, suivant qu'elles conviennent plus ou moins à la nature du sol.

Le docteur Edkins, de Pékin, parle d'un livre de matière

médicale, publié en 1578par le célèbre médecin Li-Shi-Chang, dans lequel se trouve un article approfondi sur le pavot et un autre sur l'opium ; il distingue trois époques dans l'histoire de cette plante, suivant la nature des propriétés qu'on lui connaissait.

La première époque allant du VII[e] siècle au XI[e], pendant laquelle la graine seule était employée dans le traitement d'un grand nombre de maladies; la deuxième époque, du XII[e] au XV[e] siècle, comprend la connaissance très approfondie des propriétés médicales dues à la capsule en décoction et enfin à la décoction évaporée de la plante entière; la troisième époque, à laquelle apparaît enfin l'opium véritable importé par les Mahométans sous les noms de «Afu-Yung» et «Ya-Pien.» Cette nouvelle drogue se répandit très rapidement en Chine, bien plus probablement par ses effets nouveaux qu'ils tenaient des Mahométans que par sa valeur dans l'usage médical. La médecine trouvait cependant dans ce médicament un moyen puissant pour arrêter les dysenteries, les diarrhées rebelles. Li-Shi-Chang parle des nombreux succès qu'il a obtenus dans le traitement du rhumatisme, de l'asthme et de plusieurs maladies douloureuses.

A partir de cette époque où les Chinois prirent connaissance de l'ivresse merveilleuse procurée par l'opium, l'usage de ce produit se développa très rapidement; on lui trouva des vertus aphrodisiaques qui le mirent promptement à la mode, et pendant près de trois siècles se produisirent les plus grands abus, malgré les objurgations des médecins chinois contre cette nouvelle drogue qui «guérit mais tue comme un sabre», suivant l'expression de Li-Shi-Chang.

A cette troisième période, nous en ajouterons une quatrième, pendant laquelle l'usage de fumer se répandit dans le peuple et se substitua complètement à l'habitude d'avaler

l'opium, soit pur, soit mélangé au chanvre ou à tout autre végétal, suivant la méthode des Musulmans; elle coïncida avec l'introduction du tabac. Cette nouvelle plante entra en Chine, d'abord dans le Sud par les îles Philippines et dans le nord par la province de Mantchourie, qui la tenait des Japonais. L'emploi du tabac les conduisit naturellement au mélange de la « feuille à fumée » et de l'opium ; puis le goût s'affinant peu à peu, ils arrivèrent à supprimer le tabac, et à faire de l'opium, une préparation plus facile à manier en même temps que plus agréable. Jusque-là, ce sont les pavots chinois qui alimentent seuls la consommation de l'Empire ; le Portugal fut la première nation européenne qui en fit un trafic régulier. En 1567, le gouverneur de Fo-King, nommé Tu-Tse-Min, adresse un mémoire à l'Empereur pour avoir l'autorisation de commercer librement avec les Portugais. Les ports du sud de la Chine leur furent ouverts; mais en 1575, le gouvernement chinois ayant besoin de se créer des ressources pour une expédition militaire, imposa un droit sur tous les objets apportés par les étrangers, et l'opium fut une des matières les plus frappées. En 1616, il y eut une réduction de droits dont profita l'opium, mais pour fort peu de temps.

En 1624, les Hollandais vinrent à leur tour établir des comptoirs dans l'île de Formose ; ce ne fut pas sans difficulté, car un chef indépendant de l'île, Koxinga, auquel les Chinois se joignirent volontiers, attaqua plusieurs fois avec succès les nouveaux établissements et les mit au pillage; cependant les Hollandais rétablirent leurs comptoirs et continuèrent un commerce régulier avec la Chine.

Un peu plus tard, les excès dus à l'opium prirent une telle extension, qu'en face de la démoralisation générale, l'Empereur régnant s'en émut et publia en 1729 des édits d'une sévérité extrême, pour tâcher d'arrêter le développement

d'un vice déjà si enraciné: bannissement, exil, peine de mort, tant pour ceux qui fumaient l'opium, que pour les détenteurs; telles furent les mesures rigoureuses de ces édits que nous verrons se renouveler souvent jusqu'à l'époque actuelle et toujours éludés pour des raisons différentes.

Le commerce ainsi ouvert aux Européens, les Chinois se jetèrent avec avidité sur l'opium étranger qu'ils trouvaient préférable à leur produit et donnèrent volontiers en échange une partie très importante de leur richesse monétaire, puisque pendant une longue période, cette exportation de l'argent s'éleva à la somme de 50 millions de francs par an. De là suivit une crise agricole et monétaire; la piastre, qui s'échangeait contre 600 sapèques, en valait alors plus de 1300. Les mandarins de l'intérieur écrivaient que la crise agricole, augmentant chaque jour, n'avait pas d'autres causes que la disparition de l'argent; n'envoyez pas, disaient-ils, notre argent à l'étranger, et vous en aurez assez pour ensemencer nos terres.

La Chine resta titulaire des commerces Hollandais et Portugais jusqu'en 1767, époque à laquelle le succès de l'opium excita la cupidité des Anglais de l'Inde; sur la proposition du colonel Watson, la grande compagnie des Indes-Orientales dirigea un premier envoi dans le Céleste-Empire; l'importance s'en accrut si rapidement, que le gouvernement chinois fut bientôt alarmé; les édits de défense se multiplièrent, les peines les plus sévères menacèrent ceux qui fumaient l'opium ou en trafiquaient avec les étrangers; en même temps, l'entrée de ce produit fut interdite dans tous les ports chinois. Devant ces mesures prohibitives, les Anglais organisèrent une vaste contrebande et l'importation se continua. Il faut dire que cette contrebande était favorisée par ceux-là même qui avaient charge de la réprimer; les mandarins et officiers se laissaient soudoyer facilement par

les intéressés et mettaient autant de mollesse pour réprimer la contrebande que de vigueur contre elle en paroles.

Eux-mêmes, malgré les édits impériaux, étaient de grands consommateurs de la marchandise prohibée; si bien que, leur passion funeste et leur cupidité aidant, ils entretinrent avec soin le commerce de l'opium, au mépris des ordres de Pékin.

Depuis un demi-siècle que les Anglais importaient l'opium, la consommation partie avec Watson de 1,000 caisses en 1777, s'élevait à plus de 4,000 caisses en 1840.

Les rapports entre le gouvernement chinois et la compagnie des Indes prirent une acuité particulière en 1837, époque à laquelle cessait avec la Chine la patente de privilège de la compagnie.

Lord Napier, envoyé de Calcutta pour surveiller cette échéance dangereuse, mourut dans le voyage sans avoir eu le temps d'accomplir son mandat. Son successeur, le capitaine Elliot, vit de suite la volonté absolue du gouvernement chinois de se dégager de tout traité avec la compagnie des Indes. Nous jugerons bientôt la valeur des motifs de haute moralité que mettait en avant le gouvernement de Pékin.

Elliot lutta énergiquement, cherchant les moyens de continuer un commerce aussi lucratif pour la grande compagnie; mais ses pourparlers avec les autorités chinoises furent sans succès; les mesures répressives reprirent leur cours; on intima à l'agent anglais l'ordre de renvoyer de la rade les navires contenant de l'opium, et on lui enjoignit de défendre à Calcutta d'en expédier davantage.

Les anglais ne tinrent aucun compte de ces injonctions et jusqu'à 1838, ils continuèrent très activement un commerce clandestin.

Enfin, le 10 mars 1839, le nouveau vice-roi Lin voulut en

finir; il enferma, dans leurs maisons, sans communication ni vivres, tous les étrangers, y compris le capitaine Elliot. Cette situation critique dura jusqu'à ce que le représentant du gouvernement anglais, se conformant aux ordres du commissaire-impérial Lin, eût fait distribuer une circulaire où il était ordonné que tout l'opium qui se trouvait dans les navires lui fût remis; on livra, en conséquence, 20,300 caisses d'opium, représentant une valeur de 50 millions de francs. Le vice-roi ordonna alors que le contenu de ces caisses fût versé dans de grandes fosses et délayé avec de la chaux vive, puis, pour achever de le détruire, on noya le mélange avec de l'eau de mer. Ce procédé un peu vif, bien que fort légitime de la part des Chinois, fut considéré par les Anglais comme un acte absolument arbitraire et devint le prétexte de la déclaration de la guerre, dite « Guerre de l'Opium. »

Après deux années d'hostilité, les Chinois, vaincus, durent subir des conditions avantageuses pour les Anglais; leurs ports furent ouverts de nouveau à l'Angleterre, l'opium fut considéré comme une marchandise ordinaire, sur laquelle, cependant, par consentement mutuel, un droit d'entrée fut établi. A partir de ce moment, l'augmentation se continua de jour en jour, et de 40,000 caisses en 1840 le chiffre s'éleva, en 1857, à 70,000, pour atteindre, en 1886, le chiffre de 180,000 caisses, représentant une valeur de 130 millions de livres sterlings, somme sur laquelle, tous frais payés, le gouvernement de l'Inde fait un bénéfice de 181 millions de francs.

Mais disons en passant que cette énorme quantité d'opium n'est pas exclusivement consommée en Chine ; elle alimente toute la presqu'île Indo-Chinoise, la Malaisie, la Micronésie et les nombreuses colonies chinoises disséminées sur toute la surface du globe.

Dans cette longue lutte infructueuse des Empereurs de

Chine avec leur peuple, des motifs de haute moralité étaient toujours mis en avant; on voulait réprimer un vice qui envahissait tout l'Empire, rendait le peuple incapable de tout travail, nuisait à l'agriculture et démoralisait foncièrement toutes les classes. Un Empereur disait cette belle parole à propos des taxes qu'on lui proposait de mettre sur l'opium : « Qu'il ne voulait pas spéculer sur les hontes et les vices de son peuple. » Derrière ces paroles, empreintes du plus grand respect de la dignité humaine, se cachaient des motifs plus pratiques, c'est vrai, mais ne touchant en rien à la morale.

En effet, nous avons vu, dans notre rapide historique, le pavot entrer par toutes les frontières chinoises en communication avec l'Occident, et être partout parfaitement reçu; la culture s'était propagée de province en province, si bien qu'en 1840 on affirmait que la quantité importée par les Anglais représentait à peine le quart de la consommation du Céleste-Empire, les trois autres quarts provenant du sol chinois lui-même. Les édits impériaux proscrivant la culture du pavot dans l'Empire n'en ont jamais arrêté le développement régulier, parce qu'elle était une source trop grande de bénéfices pour la Cour de Pékin. Tout agriculteur qui se livrait à la culture de l'opium s'affranchissait facilement des peines édictées par une redevance régulièrement payée entre les mains des autorités de son district; lorsque l'empereur de Chine avait besoin d'argent, une contribution extraordinaire venait frapper son peuple et les mandarins de tout l'Empire demandaient surtout aux cultivateurs d'opium le paiement de cette taxe, dont ils avaient d'ailleurs le soin d'augmenter le chiffre afin d'en garder pour eux une partie rémunérative, et on payait pour ne pas voir remettre en vigueur des édits tombés en désuétude,

Si nous considérons maintenant la lutte acharnée du gouvernement contre le commerce des étrangers, nous trouvons

des motifs d'une certaine valeur pour l'intérêt de la Chine, mais exempts de cette prétendue moralité, au nom de laquelle les Chinois prodiguaient aux Européens les épithètes les plus injurieuses et les plus méprisantes à propos du vice nouveau qu'ils étaient accusés d'introduire.

Nous avons signalé plus haut la crise monétaire causée par l'exportation de l'argent au-dehors; cette crise était facile à comprendre, puisque chaque année 50 millions en argent s'en allaient aux étrangers sans aucun espoir de retour. L'importance de ce danger financier ne pouvait échapper aux économistes de la Cour de Pékin; aussi essayèrent-ils de réagir le plus vigoureusement possible contre cette sortie de l'argent qui mit plusieurs fois le trésor impérial en détresse. Ce sont les seules raisons qui déterminèrent la guerre de l'opium de 1840; la preuve la plus évidente de ce que nous venons d'avancer, c'est que, dès l'ouverture des ports chinois au commerce des nations occidentales, il se créa en Chine un mouvement d'échange tel, que l'exportation du thé, de la soie et autres produits indigènes, dépassa de beaucoup la somme d'argent qu'ils livraient aux étrangers. A partir de ce moment, l'or affluant en Chine, les affaires reprirent leur cours, la prospérité revint, l'habitude de fumer ne parut plus alors aussi honteuse; les étrangers devinrent moins méprisables et la Chine trouva que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Une autre conclusion importante ressort de notre historique; c'est que l'opium n'a pas été importé en Chine par les nouvelles nations occidentales, puisque vers le XV^{me} siècle, les abus de l'usage de l'opium étaient déjà assez grands pour être considérés comme un véritable péril social; on peut même affirmer que la démoralisation opérée à cette époque était bien plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Ce n'est pas non plus l'anglais Watson qu'on peut accu-

ser d'avoir introduit en Chine l'usage de l'opium, ainsi que l'ont fait trop légèrement un certain nombre d'auteurs; en effet, son premier envoi ne date que de l'année 1767, alors que nous avons vu, en 1624, les Hollandais établir leur comptoir et précédemment en 1616, les Portugais faire le commerce régulier des opiums de l'Inde.

Dans notre historique de l'introduction de l'opium et de son développement dans le Céleste-Empire, nous n'avons pas parlé spécialement de notre colonie française, la Cochinchine. Il est certain que l'histoire de l'opium dans le grand Empire du Milieu s'applique exactement à la presqu'île Indochinoise

Nous n'avons, en effet, connu la Cochinchine qu'à la fin du siècle dernier, et le commerce français n'y fut réellement ouvert qu'à l'époque de la guerre qui nous a permis d'en d'en faire la conquête. Jusque-là, la Cochinchine n'avait été depuis 1000 ans qu'une province chinoise, régie par des chinois, avec le même système de lois et d'organisation que l'Empire du Milieu. Malgré notre conquête, les Annamites se considèrent encore comme tributaires des Célestiaux, les reconnaissent comme leurs chefs, et c'est malheureusement l'oubli, par les Européens de ce fait très exact qui a causé, au Tonkin, les difficultés de notre politique actuelle.

CHAPITRE PREMIER.

L'opium est produit par une plante de la famille des Papavéracées: le *papaver somniferum;* trois variétés sont cultivées dans le but de l'en retirer: le *papaver album*, le *papaver nigrum* et le *papaver glabrum*. La première présente une tige dressée, glauque; des feuilles amplexicaules, oblongues, sinueuses, irrégulièrement lobées, glauques; des sépales glabres; des pétales blancs étalés; une capsule indéhiscente, ovoïde ou sphérique et même souvent assez déprimée pour être plus large que haute. Les graines sont très nombreuses, blanchâtres, translucides, réticulées.

La seconde variété possède des feuilles plus foncées, des pétales rouge-violacé, avec une tache noirâtre à la base; dans les capsules, qui sont arrondies, la déhiscence a lieu par de petites ouvertures dues à l'allongement des lames qui unissent les trophospermes aux stigmates. Ces ouvertures sont placées au-dessous du stigmate, dans l'espace intermédiaire aux cloisons.

Les graines sont noirâtres, opaques.

Le *papaver somniferum glabrum* a sa capsule à peu près globuleuse; les lobes stigmatiques sont au nombre de dix à douze. Cette variété paraît être surtout cultivée dans l'Asie-Mineure et l'Egypte; dans l'Inde, les cultivateurs anglais ont donné la préférence au *papaver somniferum album;* dans certaines provinces de la Chine, le Yunnam en particulier, on

cultive indifféremment l'une ou l'autre de ces variétés, dont du reste on semble être parvenu à modifier certaines propriétés, soit par la culture, l'acclimatation ou la nature même du sol.

C'est, qu'en effet, tous les opiums ne sont pas bons pour le fumeur; tous ne sont pas aptes à subir cette préparation spéciale qui doit le transformer en chandoo, c'est-à-dire en produit fumable. Ce choix qu'on établit ainsi entre certains opiums a surtout pour but d'éliminer ceux qui contiennent des quantités trop considérables de morphine; l'opium pharmaceutique, par exemple, qui possède jusqu'à 12 % de cet alcaloïde, a des effets trop énergiques qui le font rejeter de l'usage. La plupart des opiums qu'on transforme en chandoo ne contiennent que 6 à 7 % de morphine; aussi emploie-t-on les produits fournis par l'Inde, la Perse et les provinces Chinoises, qui en cultivent de préférence aux opiums de l'Egypte et de Turquie, autrefois en usage, mais abandonnés aujourd'hui.

L'Inde est une source d'opium excessivement importante; ceux qu'elle expédie viennent surtout des districts de Bénarès, Patna et Malwa; ils conservent dans le commerce les noms des provinces qui les fournissent.

L'opium de Bénarès est produit dans la partie centrale du cours du Gange; la surface de terrain consacrée à la culture du pavot dans cette région peut être estimée à 2,500,000 hectares; la récolte entière appartient au gouvernement; les cultivateurs de pavots dans l'Inde sont soumis à des lois presque identiques à celles que subissent les propriétaires de champs de tabac en France, c'est-à-dire qu'ils sont obligés de vendre au gouvernement, à un prix fixé d'avance, le produit de leur récolte.

L'opium parti de Bénarès arrive sur les différents marchés sous forme de boules enveloppées dans une coque d'un

centimètre d'épaisseur, faite avec les pétales de pavot et quelques détritus de feuilles unis par un mélange de sucre et d'une décoction des parties non employées de la plante. Cette boule, de la grosseur d'un fromage de Hollande, contient de 1000 à 1200 grammes d'un opium visqueux, brun-noirâtre, à odeur vireuse très prononcée; il renferme 30 % d'eau; réduit en chandoo, il éprouve une perte de poids de 37 à 38 %; il acquiert alors une couleur brun-rougeâtre très caractéristique, qui le distingue facilement des autres opiums indiens; sa richesse en morphine ne s'élève jamais au-dessus de 6 %. Il coûte moyennement, à Calcutta, 600 piastres la caisse de 40 boules; les écarts de prix sont peu considérables.

La vente est faite en public par les commissaires du gouvernement anglais.

L'opium de Bénarès est celui habituellement consommé dans l'Indo-Chine; il a l'avantage, après avoir été fumé, de laisser un résidu nommé Dross, plus abondant que celui des autres sortes, moins dur que celui de Patna et pouvant par suite se fumer facilement une seconde fois, mêlé à une petite quantité de chandoo.

L'opium de Patna vient de Calcutta comme le précédent; il se livre en caisses de 40 boules, pesant à peu près 1000 à 1200 grammes et contient aussi 30 % d'eau. Réduit en chandoo, il perd 40 % en poids, mais possède en revanche des qualités aromatiques plus développées que celui de Bénarès; son prix est sensiblement le même et sa richesse en morphine un peu inférieure à celle du précédent; il s'en distingue par sa couleur rouge, beaucoup plus claire, qui, prise entre deux lames de verre, donne des reflets jaunes.

Cet opium est surtout fumé à Hong-Kong; c'est lui que la Chine expédie en grande quantité en Océanie, en Australie,

à San-Francisco et en général dans toutes les colonies Chinoises.

L'opium que produisent les plateaux de Malwa et les flancs des montagnes de Vindyha, dans le gouvernement d'Holkar, est expédié de Bombay en paquets enveloppés d'une toile renfermant 4 ou 5 boules aplaties; ce produit est d'une qualité supérieure aux deux autres; il possède une odeur vireuse moins prononcée, un parfum spécial beaucoup plus fin, une pureté beaucoup plus grande. Il se manipule très aisément et presque sans frais; après avoir été préparé, les pertes ne dépassent guère 27 %; à poids égal, il coûte 25 % de plus que les opiums précédents et le résidu qu'il laisse après avoir été fumé est moins abondant. C'est cette qualité qu'emploient les gens riches à cause de son parfum d'abord, puis aussi de la faible quantité de dross qu'il laisse, évitant par suite le fréquent nettoyage de la pipe. Le Malwa est d'une couleur moins foncée que les autres opiums indiens, son odeur vireuse est beaucoup moins prononcée; transformé en chandoo, il devient jaune clair.

La manière de récolter l'opium est presque la même dans les trois districts de Bénarès, Patna et Malwa. Dans la province de Bénarès, on sème les pavots au commencement de novembre et on incise les capsules dans le commencement de mars; c'est également à la fin du même mois ou en avril, qu'on pratique la même opération dans le district de Malwa. Cette opération s'exécute à l'aide d'un instrument spécial, nommé nushtur, formé de trois ou quatre lames à deux pointes, liées ensemble à l'aide d'un fil de coton. On pratique, avec cet instrument, une seule incision à la fois sur chaque capsule et de haut en bas; au bout de deux jours, on recommence la même opération, et on s'arrête lorsque les capsules ont été incisées 5 ou 6 fois. Le lendemain de la première incision, on recueille le suc laiteux, dès le matin, à

l'aide d'une cuiller en fer que le collecteur vide, lorsqu'elle est pleine dans un pot suspendu à son côté. Dans la province de Malwa, la cuiller est remplacée par un couteau plat qu'on a soin de mouiller sans cesse, ainsi que les mains, pour prévenir l'adhésion de l'opium, lequel, lorsque la récolte est terminée, est exposé à l'air, mais jamais au soleil, et remué quelquefois dans le but de lui faire atteindre le degré de sécheresse nécessaire. Dans les magasins, on lui fait subir un pétrissage après lequel on en façonne des pains globuleux; puis, dans le courant du mois de juillet, il est transporté dans les manufactures; là on le place sur des châssis entre lesquels l'air circule librement; en octobre, généralement, la surface extérieure de ces pains est parfaitement sèche et résistante; c'est alors qu'on les place dans les caisses pour être expédiées sur les grands marchés de la Chine. Ces caisses sont accompagnées d'une carte délivrée par l'agence et donnant, avec l'origine de l'opium, la quantité d'eau qu'il contient.

Les opiums dont nous venons de faire la description ne paraissent jamais sur les marchés européens. Ils sont en totalité importés dans le Céleste-Empire, dont un grand nombre de provinces aujourd'hui se sont livrées à la culture du pavot; nous citerons celles de Sinh-Su et de Yunnan, qui en fournissent des quantités assez considérables pour prendre un rang important sur les marchés chinois.

Le produit que fournit le Yunnam est de même nature que celui qui est expédié de Malwa, comme couleur, parfum et finesse de goût; beaucoup de riches fumeurs le préfèrent à ce dernier; il lui est du reste supérieur, puisque ne lui cédant en rien pour ses qualités, il ne laisse, en se transformant en chandoo, qu'une perte de 20 p. 100 à peine, son odeur vireuse est presque nulle, sa richesse en morphine varie entre 5 et 6 p. 100; il paraît sur les marchés en petites masses aplaties entourées de feuilles. Les Anglais

lui font une guerre acharnée sur la place, sans pouvoir cependant parvenir à lui enlever la juste réputation qu'il a et qui augmente chaque jour.

Les difficultés que les voyageurs éprouvent pour se rendre dans cette province, tout à la fois retirée et dangereuse, du Céleste-Empire, empêchent d'avoir sur la plante qui fournit cet opium des renseignements botaniques d'une parfaite exactitude ; est-ce le produit d'un pavot spécial ou de la plante ordinaire modifiée par une culture appropriée?

L'opium de Sinh-Su est identique à celui du Yunnam, sa production est moins grande et sa consommation reste limitée à la province qui le produit. Je ne ferai que mentionner, dans cette énumération des différents opiums, ceux de Turquie et d'Égypte, autrefois employés par les fumeurs; mais aujourd'hui que les grands travaux de culture de M. Gastinel ont fait rendre à la variété violette de pavot jusqu'à 10 et 11 p. 100 de morphine au lieu de 6 et 7 p. 100 qu'elle produisait à peine autrefois, ces opiums ont été complètement abandonnés par les Orientaux et ne servent maintenant qu'aux usages pharmaceutiques.

Ce n'est pas l'opium tel qu'il est apporté sur les marchés de Singapoor et de Hong-Kong que consomment les fumeurs; il a besoin, pour cet usage, de préparations spéciales et de propriétés particulières que nous allons maintenant étudier.

Nous avons vu qu'un opium contenant plus de 7 p. 100 de morphine ne pouvait être supporté par le fumeur le plus endurci ; on doit donc, tout d'abord, s'assurer que cet alcaloïde n'est pas en plus forte proportion dans le produit que l'on veut transformer en chandoo.

Les procédés de dosage de la morphine sont nombreux ; tous, par conséquent, présentent des avantages et des inconvénients. Le plus suivi est celui de Guilliermond : on prend 15 gr. de l'opium à examiner, pris sur différents points, on

le délaye dans un mortier avec 60.0 d'alcool à 70° et on le jette sur une toile ; on exprime le marc, on le reprend avec 40.0 de nouvel alcool, on réunit les teintures, on les filtre et on les verse dans un flacon où l'on a mis 4.0 d'ammoniaque; 12 heures après, le résultat est obtenu ; la morphine est éliminée en même temps qu'une quantité plus ou moins grande de narcotine : la première tapissant les parois du flacon de cristaux colorés assez gros, la dernière cristallisée en aiguilles nacrées fort légères. On réunit les cristaux sur un linge et on les lave avec de l'eau à plusieurs reprises pour les débarrasser du méconate d'ammoniaque qui les souille. On plonge ces cristaux dans une petite cantine pleine d'eau. La narcotine reste suspendue dans ce véhicule, et on peut, par décantation, la séparer de la morphine qui, restant au fond, peut être recueillie, séchée et pesée aussitôt. Un opium de bonne qualité doit donner au moins 1 gr. 25 à 1 gr. 50 de morphine cristallisée pour 15 gr. La proportion peut même aller jusqu'à 1,75.

Outre la morphine découverte par Serterner en 1816, l'opium, produit fort complexe, renferme 16 alcaloïdes définis, sans compter leurs nombreux dérivés. Ces alcaloïdes sont: la codéine, la narcotine, la narcéine, la thébaine ou paramorphine, la pseudomorphine, la cryptopnanine ou cryptopine, la protopine, la laudanosine, l'hyphocotarmine, la laudanine, la papavérine, la rhœadine, la codamine, la méconidine, la lanthopine, la gnoscopine.

En dehors des corps que nous venons d'énumérer, l'opium contient des principes vireux dont il faut le débarrasser pour que le fumeur puisse en faire usage, car ce sont eux surtout qui rendent insupportables les extraits européens. C'est en vain qu'un fumeur consommé essayerait de s'en servir, il serait bientôt arrêté par des nausées fréquentes et d'abondants vomissements. Pour obvier à ces grands inconvénients, on

fait subir aux opiums livrés par le commerce une préparation compliquée et longue que nous allons décrire.

Deux méthodes sont en présence pour arriver au même but; celle de Fo-King et de Canton.

La première, celle de Fo-King, est parallèle à la fabrication des extraits pharmaceutiques. On prend les boules d'opium et on les coupe en deux; cette opération se pratique avec un couteau trempé dans l'eau; sans cette précaution, la division de la matière agglutinative ne saurait être faite. L'ouvrier, les mains toujours mouillées, enlève d'abord l'opium, puis les premières couches de feuilles qui l'enveloppent sur une épaisseur d'un demi-centimètre environ; ces feuilles sont imprégnées d'une grande quantité de suc, elles servent à donner à la masse entière un goût particulier que recherche beaucoup le chinois vulgaire. L'opium, bien séparé de la couche extérieure, est mis dans de grandes bassines avec une forte proportion d'eau durant 18 heures environ. D'un autre côté, on fait bouillir les feuilles retirées et la matière précieuse qui y adhère; plus tard, cette décoction servira de liquide pour l'évaporation. Le lendemain, on reprend la solution étendue d'opium et on la passe soigneusement sur un filtre chinois. Ce filtre se compose d'un treillis de bambous formant un vase conique largement évasé; sur ce treillis, on dispose un très grand nombre de feuilles de papier sans colle, ces feuilles s'imbriquent mais en empiétant très peu les unes sur les autres; cette disposition originale des feuilles de papier rend la filtration parfaite; elle correspond, comme on le voit, au moyen moins pratique que nous employons dans les laboratoires et qui consiste à emboîter les uns dans les autres les cônes de papier sans colle dont on a l'habitude de se servir pour la filtration.

Sur le filtre, mouillé au préalable, on verse la solution déjà faite, puis la décoction opiacée des feuilles; on le lave ensuite

à l'eau chaude pour épuiser toutes les parties solubles. Cette solution est évaporée jusqu'à consistance solide de l'opium, puis reprise par l'eau, filtrée de nouveau avec soin et évaporée jusqu'à consistance suffisante. Cette préparation est tout à fait semblable à celle que nous pratiquons dans les laboratoires, à cette différence essentielle cependant, que la seconde filtration se fait en reprenant l'opium à siccité, tandis que pour les usages pharmaceutiques, cette opération se fait lorsque la masse est parvenue à l'état d'extrait, afin d'en enlever une partie seulement des résines. La méthode de Canton est plus complète et donne un produit plus fin ; on n'agit d'abord que sur l'opium lui-même, en laissant de côté la couche extérieure qu'on se contente de laver à l'eau froide pour enlever le suc adhérent. La liqueur contenant l'opium en dissolution est cuite après filtration par petites parties, au lieu de l'être en masse comme dans la méthode de Fo-King ; pour cela, on emploie des bassines en cuivre de 60 centimètres de diamètre, à calotte parfaitement sphérique pour que la spatule, courant facilement sur toute la surface, y enlève l'opium qui pourrait y rester adhérent. Chaque ouvrier a la conduite de deux bassines ; l'évaporation se fait d'une façon continue, l'ouvrier tenant de la main droite la spatule avec laquelle il agite la masse, et de la main gauche une tige de bois, garnie à son extrémité de chiffons qu'il trempe continuellement dans l'eau et qui lui sert à baigner sans cesse la limite du liquide dans la bassine ; en opérant ainsi, il arrive jusqu'à la fin de l'opération sans qu'aucunes parties d'opium attachées aux parois de la bassine soient brûlées. On pousse l'opération jusqu'à ce que le produit ait pris la consistance d'une masse pilulaire ; retiré alors de la bassine, il est vigoureusement pétri avec une barre de cuivre ; la pâte, devenue ainsi parfaitement homogène, est alors étendue à coup de masses dans la bassine, de façon à former une couche en

forme de calotte d'une épaisseur de cinq à six centimètres. Arrive maintenant l'opération importante et délicate du «crêpage.» On allume dans le fourneau qui vient de servir à l'évaporation une couche de braisette de manière à avoir une chaleur uniforme dans toutes les parties du foyer; la bassine est alors mise, renversée, au-dessus de ce brasier ardent, la couche intérieure d'opium se présentant, par conséquent, directement au feu. Après une exposition d'une minute, la couche superficielle de l'extrait grésille et se durcit; la bassine étant alors retirée du foyer, l'ouvrier soulève d'un coup d'ongle un coin de cette couche solide, puis détache avec la main une feuille entière qui représente assez bien la forme d'une crêpe d'une épaisseur uniforme de 2 millimètres. La bassine est replacée, comme précédemment, sur le feu, jusqu'à ce que toute la masse soit disparue en crêpes. Détachées de la bassine, les crêpes sont rapidement passées au feu sur un treillis de bambous pour achever la dessiccation de la couche inférieure qui ne se trouvait pas exposée au feu ; reprises ensuite, on les met à macérer dans l'eau pendant dix-huit heures; filtrées de nouveau et soumises encore à l'évaporation, par portions égales, dans chacune des bassines, puis amenées, enfin, avec précaution, au point de concentration voulu qui est un peu moindre que la consistance de notre extrait d'opium pharmaceutique.

Cette préparation longue et délicate exige, pour être menée à bonne fin, des ouvriers habiles, prenant grand soin de chaque détail; elle est faite tout le temps à feu nu ; avant la première filtration, on se sert de bois à grandes flammes, réservant le charbon pour le crêpage et les deux autres phases de l'opération.

Les ouvriers chinois manient ces foyers avec une adresse véritablement remarquable, car, d'après les rapports du directeur de la manufacture de Saïgon, il n'a jamais vu brûler

une bassine sous sa direction, qui fut cependant de deux années. L'opération du crêpage est faite par des contremaîtres spéciaux qui, dans cette partie du travail, jouent le rôle d'ouvriers d'art. C'est surtout dans la seconde évaporation que l'ouvrier doit manier fréquemment et adroitement le linge qui lui sert à mouiller les parois de la bassine, car, si quelques parties d'opium brûlaient en ce moment, la masse, qui ne peut plus être filtrée, ne serait pas limpide; elle contiendrait quelques particules charbonneuses, qui discréditeraient le produit auprès du plus vulgaire fumeur. Cette seconde évaporation n'est pas poussée jusqu'au bout dans les mêmes bassines; ainsi, dès que la moitié du liquide est évaporé, l'ouvrier réunit ses deux bassines en une seule; puis deux ou plusieurs rassemblent plus tard leur produit, et enfin la mise au point s'achève dans deux ou trois grandes bassines, conduites par des ouvriers spéciaux.

La cuite de l'opium achevée, la masse est battue pendant près d'une heure avec de grandes spatules; cette opération a pour but d'incorporer, dans la préparation, une quantité d'air dont l'oxygène rendrait, d'après les spécialistes, la couleur plus foncée et le parfum plus accentué.

Ainsi préparé, l'opium prend, en Cochinchine, le nom de «chandoo»; mis dans des vases soigneusement fermés, il est ensuite placé dans des magasins où il doit séjourner assez longtemps pour acquérir toutes ses qualités. Les Chinois appellent cette période «période de fermentation»; il se passe pendant une dizaine de jours un phénomène très simple, qui peut, en effet, les induire en erreur. Sous l'influence du repos, l'air incorporé par le battage forme, en s'échappant, une couche de bulles, qui peut atteindre le quart du volume de la masse. C'est pour obvier à cet inconvénient, qu'on ne remplit les vases qu'aux deux tiers et non pas entièrement, comme certains observateurs superficiels l'ont avancé, par une

négligence coupable ; ils auraient dû penser qu'on ne conduisait pas une opération avec autant de soin et de délicatesse, pour terminer par une maladresse grossière, en exposant, comme ils le disent, un précieux produit à une moisissure bien facile à prévoir. Cette couche de bulles d'air disparaît entièrement au bout de 10 jours ; le chandoo se dessèche et se recouvre alors de l'inévitable *Mucor mucedo*. Cette moisissure n'altère pas les couches inférieures, et chaque fois que l'on ouvre un pot, depuis longtemps en magasin, on a soin de la recueillir soigneusement avec la couche épaissie qui la supporte ; on la traite par l'eau bouillante et on l'ajoute aux évaporations ultérieures, sans aucun dommage d'odeur et de finesse pour le produit.

L'action du magasin sur la qualité de l'opium a une influence très grande ; il augmente, en effet, de valeur avec l'âge, bien plus rapidement que le vin de Bordeaux le mieux réussi. Un opium de trois ans est la chose la plus délicieuse que puisse se procurer un fumeur ; il n'est pas accessible à tous, car, à cet âge, il a facilement quintuplé de valeur.

En examinant la préparation du chandoo par la méthode cantonaise, le pharmacien trouve facilement le but de chacune des opérations ; l'évaporation à grand feu fait disparaître l'odeur vireuse si désagréable de l'opium brut ; les filtrations successives de la première phase séparent de l'opium les matières étrangères et toutes les substances coagulables par la chaleur. L'opération du «crêpage» est une façon ingénieuse d'amener le produit à la siccité la plus complète, tout en achevant la solidification des parties qui auraient pu résister jusque-là, et qu'une filtration nouvelle éloignera bientôt. C'est à ce moment surtout que l'opium perd complètement l'odeur que nous lui connaissons habituellement, pour prendre un parfum spécial, fin, délicat, flagrant, qui rappelle à la fois celui de la violette et de la noisette. Ce parfum si

agréable est saisi, dès qu'on entre dans un appartement où plusieurs pots sont découverts; il est tellement prisé, que c'est une des causes qui attache le fumeur délicat à l'usage de l'opium. Aussi cette opération passe-t-elle, parmi les Chinois, pour la plus importante de la méthode cantonaise.

Le crêpage est important à un autre point de vue, parce que la température élevée, à laquelle est soumis l'opium à ce moment, décompose ou volatilise certains alcaloïdes, et principalement la morphine, ce qui fait qu'un opium contenant 7 % de morphine, lorsqu'il sort des boules, n'en renferme plus de 5 % ou 5,50 % lorsqu'il est transformé en chandoo.

La perte éprouvée par un opium dans sa transformation en chandoo ne doit pas dépasser 30 p. 100 de son poids; il faut donc dans la dernière évaporation s'arrêter à un point de concentration tel, qu'il ne contienne que la quantité d'eau primitivement trouvée; ce point est difficile à apprécier, l'habitude seule peut le faire connaître. Cette concentration précise, qu'il nous serait très difficile de saisir avec nos instruments, est d'une importance capitale, car le fumeur ne s'y trompe jamais et il apprécie facilement, à la façon dont se conduit un opium à l'aiguille, une différence de densité qui ne dépasse pas $^1/_{25}$.

Dans la Cochinchine française, à l'ancienne ferme d'opium de Saïgon, on fabriquait trois qualités de chandoo; la première, la plus fine, consommée exclusivement par les Chinois et quelques rares Annamites; la seconde, en usage dans la bourgeoisie cochinchinoise; la troisième, enfin, spécialement préparée pour le bas peuple des deux races.

La consommation officielle en Cochinchine nous est donnée très exactement par la régie française, qui fonctionne depuis 1882; à ce moment, elle s'élevait à 800 caisses par an, abstraction faite de l'opium fourni par la régie au royaume de Cambodge.

Ce chiffre ne représente pas la quantité d'opium consommée, car, malgré les plus actives surveillances, on peut évaluer la contrebande à 30 p. 100 au moins, si on en juge par les résultats donnés par la première année d'exercice de la régie d'opium à Saïgon.

CHAPITRE II.

Pour faire usage du chandoo, on se sert d'une série d'instruments dont nous allons maintenant donner la description.

La pipe, auxiliaire indispensable du fumeur, se compose essentiellement d'un bambou creux, d'une longueur de 60 centimètres environ et d'un diamètre variant de 2 à 4 centimètres. Ce bambou possède une cloison vers le quart inférieur de sa longueur; un peu au-dessus de la cloison, on pratique un trou dans la tige; sur ce trou on fixe une monture qui peut, dans certaines pipes de luxe, atteindre une valeur considérable, mais qui généralement est construite en cuivre plus ou moins finement ciselé. Cette monture porte une tubulure sur laquelle peut se fixer un fourneau de forme variable; c'est, soit un tronc de cône, soit un tronc de pyramide, libre par sa grande base et complètement creux; au centre de sa surface supérieure, qui est toujours légèrement convexe, il présente une petite ouverture ne dépassant jamais 1 millimètre de diamètre. Les deux extrémités du bambou sont terminées par des anneaux d'ivoire; celui qui se trouve à la partie inférieure de la tige ne sert que d'ornement; l'autre, au contraire, est celui sur lequel le fumeur applique les lèvres, afin de pratiquer l'aspiration des vapeurs.

Il est maintenant un instrument d'une simplicité extrême, qui sert au fumeur pour l'entière confection de la pipe; c'est

une aiguille d'acier d'une longueur de 15 à 18 centimètres, terminée à l'une de ses extrémités par une pointe excessivement fine, tandis que l'extrémité opposée est aplatie pour former une petite spatule.

Une lampe, de forme spéciale, accompagne la pipe et l'aiguille. Cette lampe, exclusivement en verre, se compose de trois parties ; un trépied évidé, percé d'un trou central, dans lequel vient s'engager et se maintenir un récipient à huile dont la mèche est petite et ronde ; sur la circonférence de ce trépied, on pose la grande base d'un tronc de cône en verre dont l'axe doit toujours coïncider avec celui de la flamme, qu'il faut régler de façon à ce qu'elle ne dépasse jamais la hauteur du cône qui la protège des agitations de l'air.

Lorsqu'un fumeur veut subir les effets de l'opium, il s'étend sur des nattes disposées à cet effet; la tête appuyée sur des prismes très durs de bambou ou de porcelaine, d'une hauteur de 1 décimètre à peine; généralement, il s'incline sur le côté gauche et tient la pipe de cette main, sans fatigue, le coude restant appuyé sur la natte. La main droite lui sert à manipuler l'aiguille dont il trempe l'extrémité dans le récipient contenant le chandoo (ce récipient est un petit vase cylindrique, d'une capacité de 20 centimètres cubes, en ivoire, en porcelaine ou en corne de buffle); il en retire une petite quantité qu'il porte sur la lampe. L'opium, sous l'influence de la chaleur, grésille, se boursoufle, les bulles crèvent successivement en laissant échapper une fumée blanchâtre, contenant de la morphine et des alcaloïdes volatilisés ou décomposés, puis la couche s'abaisse et forme une pellicule autour de l'aiguille. Cette première opération terminée, le fumeur retrempe son aiguille dans le chandoo, en enveloppe la masse déjà durcie et fait subir à cette nouvelle couche les mêmes effets qu'à la première; il s'arrête lorsque la boulette a acquis la grosseur d'un pois.

Un point très délicat et qui ne s'acquiert que par la pratique, est celui où l'on doit retirer l'opium du feu; un temps trop court ne permet pas à l'opium de se déshydrater suffisamment et une seconde de plus suffit pour l'enflammer. A ce moment, le fumeur présente à la flamme de la lampe une partie de la circonférence du fourneau, sur laquelle il malaxe, lorsque la température est devenue assez élevée, la boulette qu'il tient toujours à l'extrémité de son aiguille; pour que le refroidissement n'arrive pas trop promptement, cette opération se pratique au-dessus de la lampe; l'opium prend bientôt une belle couleur marron-clair; le fumeur à ce moment retire le fourneau du feu, en détache l'opium par un mouvement sec pour qu'il reste fixé à l'aiguille; il engage alors la boulette sur le trou de la pipe, exerce une légère pression, qui ne parvient pas à faire adhérer l'opium au fourneau qui est devenu froid, mais qui est suffisante pour faire prendre à la boulettte la forme d'un petit cylindre dont l'axe est représenté par l'aiguille, qu'il retire aussitôt pour porter le fourneau sur la flamme; pendant ce temps, il roule sur ce dernier le cylindre de chandoo afin de lui conserver une malléabilité suffisante. Lorsque la partie centrale du fourneau est chaude, il l'éloigne de la lampe, fixe le cylindre qui reste cette fois adhérent sur le trou central et retire l'aiguille de façon à laisser l'axe devenu creux de la boulette en communication avec le tuyau de la pipe; le fumeur met alors dans sa bouche l'extrémité ouverte de celle-ci, la tient avec sa main gauche en plaçant le fourneau au-dessus de la flamme et aspire la précieuse vapeur; lorqu'il a depuis longtemps l'usage de l'opium, deux aspirations profondes et successives suffisent pour l'absorber entièrement. Sa pipe consommée, le fumeur la pose délicatement, ferme les yeux et entre pour quelques instants dans une jouissance toute intime dont il sortira bientôt pour faire un nouvel usage du chandoo. Avant

de se livrer à la confection d'une nouvelle pipe, le fumeur, avec l'extrémité de l'aiguille terminée en spatule, enlève les quelques particules d'opium restées adhérentes sur le fourneau, il passe ensuite sur ce dernier une éponge légèrement imbibée d'eau pour le refroidir. De temps en temps aussi, la pipe a besoin d'un nettoyage complet; le fumeur se sert alors d'un couteau recourbé en forme de branche d'hélice, avec lequel il peut atteindre toutes les parties intérieures du fourneau et retirer le dross; tous ces instruments sont servis au fumeur sur un plateau toujours soigné et parfois même d'une grande valeur. Jamais un riche consommateur d'opium ne voyage sans emporter cet appareil avec lui, qu'il place dans une caisse en peau de buffle.

Une pipe exquise a demandé un usage de cinq ou six ans au moins; de plus, elle ne doit jamais avoir servi à la consommation du dross, qui lui communique un goût et une odeur très désagréables que ne peut supporter le fumeur délicat.

Le prix de la pipe est excessivement variable; nous en avons vu de très simples qui n'avaient servi qu'un temps relativement court et qui cependant ne coûtaient pas moins de 250 francs. Un fumeur convaincu ne se défait jamais de sa pipe; nous avons connu à Saïgon un des experts de la manufacture d'opium, vieillard de 70 ans, fort renommé sur toute la côte, qui avait pris toutes ses précautions pour que sa pipe, fidèle compagne de son existence, le suivît dans le tombeau.

Les Européens qui veulent, dans les colonies, essayer l'usage de l'opium sont de suite arrêtés par la confection de la pipe; ce n'est que par une habitude très grande, et après de nombreux insuccès, qu'on peut fumer une pipe, maladroitement encore préparée et, malgré tout, on ne parvient que difficilement à mettre, dans cette opération,

toute la dextérité et l'adresse d'un fumeur annamite ou chinois.

La boulette d'opium, placée sur le fourneau et brûlée, n'est pas tout entière absorbée par le fumeur; sous l'influence de la chaleur produite par la lampe, une partie se liquéfie, passe dans le trou central, pour venir se solidifier sur les parois intérieures de la pipe; des vapeurs se condensent aussi sur les mêmes parois et des parties charbonneuses, résultant de la combustion, viennent s'ajouter à ces produits dont l'ensemble constitue le dross. On le retire fréquemment de la pipe au moyen de l'instrument que nous avons décrit.

Comme on le voit, le dross est le résultat de la combustion incomplète du chandoo dans la pipe à opium. A l'état frais, il se présente sous la forme d'une masse brun-noirâtre, gluante, à odeur particulière assez désagréable. Exposé à l'air, il se dessèche rapidement pour devenir grenu, cassant, friable; écrasé entre les doigts, il laisse une trace violet sombre s'il est le produit d'un chandoo de bonne qualité, et noire si le chandoo employé est de qualité inférieure. Soumis à l'action de l'eau, il se dissout en partie en laissant déposer une poussière charbonneuse, résultat de la combustion complète de l'opium; la portion retenue par l'eau se compose d'opium pur, de goudron, de produits empyreumatiques, ainsi qu'il s'en forme toujours dans la combustion incomplète des substances végétales.

On retire parfois du dross la quantité de chandoo qu'il contient, en le mettant dans l'eau, filtrant pour séparer le charbon et évaporant la solution jusqu'à la consistance de l'opium fumable; c'est cette méthode qu'emploient les nombreux fumeurs qui veulent en tirer parti. A la manufacture d'opium de Saïgon, on utilise les dross après les avoir débarrassés de toutes matières étrangères, par une méthode plus compliquée que celle suivie par les particuliers. On

peut alors, sans inconvénient, les incorporer à des quantités considérables de chandoo, sans enlever à ses qualités habituelles. On distingue trois qualités de dross : la meilleure contient de 25 à 30 % d'opium pur ; la seconde n'en renferme que 15 à 18 % ; la moins appréciée a une richesse en opium qui ne dépasse jamais 12 %.

Les prix des dross sont proportionnels à la quantité de chandoo qu'ils possèdent. Les fumeurs délicats, les riches, rejettent le dross à cause de sa saveur âcre et de l'odeur désagréable qu'il communique à la pipe d'opium ; les basses classes, au contraire, en usent avec rage, après avoir tiré parti de la plus petite quantité de chandoo qu'il contenait ; ils en mêlent les résidus avec un peu d'eau ou de thé, et en font une pâte qu'ils chiquent ensuite ; quelques-uns délayent ces derniers vestiges de l'opium dans un liquide quelconque, et avalent cette étrange boisson aussi désagréable au goût que dangereuse dans ses effets ; c'est ce que préfèrent les coolies annamites. Ces hommes ont le sens du goût absolument dépravé ; leur langue, brûlée par la chaux du Bétel, veut, pour être impressionnée, des produits d'une âcreté excessive et presque corrosifs.

La manufacture de Saïgon ne fournit pas aux Annamites un produit aussi pernicieux ; mais celle de Hong-Kong, moins scrupuleuse, livre aux coolies chinois des boules de dross d'une qualité inférieure, qu'elle prend soin d'envelopper dans une couche de cire blanche. Ayant essayé autrefois de supprimer ce dross, dont il se fait une consommation excessive, elle dut bientôt abandonner son projet, devant les manifestations de plusieurs milliers de coolies, et continuer à préparer ce produit à la fois le plus détestable et le plus dangereux des préparations de l'opium.

Outre les Annamites qui constituent la plus grande partie de la population Indo-Chinoise, on trouve dans ce pays une

quantité considérable de Célestiaux dont le nombre, autrefois restreint, augmente chaque jour en prenant une plus grande importance ; des Malais, en plus petit nombre, viennent ensuite s'y établir ; des Malabars, enfin, y séjournent sans jamais s'y fixer. Toutes ces races fument l'opium, mais à des degrés différents. Chez les Chinois, l'usage est réservé aux hommes; leurs femmes ne fument que par exception. Chez les Annamites, l'élément féminin donne un plus grand nombre d'adhérents à cette triste passion ; les Malais, plus sobres que les précédents, et qui, d'ailleurs, ne viennent en Cochinchine que pour amasser un petit capital qu'ils remportent ensuite chez eux, donnent un nombre plus restreint de fumeurs. Parmi les Malabars, originaires pour la plupart de la partie sud de l'Inde, on ne trouve de fumeurs que parmi les Musulmans et non chez les sectateurs de Vischnou.

Les Européens, en contact avec ces peuples, ont naturellement voulu essayer des effets étranges attribués à l'opium; quelques-uns, ce sont heureusement les rares, en ont pris l'habitude invétérée; on ne les trouve guère que dans les employés coloniaux, depuis longtemps attachés au pays. Mais malgré la difficulté qu'éprouve un fumeur à abandonner la pipe, la plus grande partie des Occidentaux en perdent l'usage à leur arrivée en Europe. Il ne faut pas s'étonner d'une habitude si étrange pour des Européens, quand on connaît le vide forcé de l'existence coloniale; il existe, en effet, une longue période qui s'étend depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, pendant laquelle la chaleur rend toute promenade impossible et le travail d'une difficulté extrême ; l'ennui s'empare alors de ceux qui n'ont pas une bonne distribution de leur temps, et, pour le chasser, ils considèrent l'opium comme le moyen le plus pratique. Nous avons pu constater ce fait parmi nos amis les plus intimes ; nous en avons vu demander une prolongation de

séjour dans ces climats, uniquement pour se livrer plus commodément à leur funeste passion; d'autres, dont les demandes n'avaient pas été acquiescées, ont conservé en France une habitude contractée en Extrême-Orient.

Quelques indigènes de la classe riche font fumer l'opium à leurs enfants, pour les retenir au logis, dès qu'ils voient se développer chez eux des passions trop intenses, celle du jeu surtout, qui leur est à tous si funeste. Parfois on présente à la jeune veuve la fumerie d'opium, non dans le but de lui faire oublier sa peine, mais pour la fixer à jamais dans ses appartements, afin d'empêcher par un second mariage la déconsidération de se jeter sur elle.

En général, l'habitude de fumer l'opium ne se prend guère qu'à l'âge de 18 ans; le fumeur novice met au moins huit jours pour s'accoutumer aux premiers dégoûts et aux défaillances d'estomac que procure d'abord la fumée de la pipe: jusque-là, les effets produits restent peu appréciables, cachés qu'ils sont par l'odeur et le goût nauséeux que perçoit le fumeur. Habitué à cette dose, il peut chaque jour augmenter d'une pipe sans ressentir les premiers dégoûts, et c'est de ce moment là qu'il peut goûter les effets plus ou moins agréables que le fumeur demande à l'opium.

Jusqu'à dix pipes, on est considéré comme petit fumeur; de dix à vingt, c'est le fumeur ordinaire; vingt à trente représentent la dose consumée par un grand fumeur; au-dessus de trente commence l'abus; on a vu des fumeurs invétérés dépasser cinquante et arriver même jusqu'à soixante pipes en 24 heures.

On fume chez soi ou dans des établissements publics; ce sont pour les pauvres de misérables cases, dans lesquelles ils viennent s'étendre sur des planches mal jointes et trébuchant; là, ils usent d'un produit inférieur qui répand dans l'atmosphère de la salle une odeur infecte, en produisant sur les

fumeurs des effets hypnotiques et excitants d'une très grande intensité. On ne peut mieux comparer ces établissements qu'à ces cabarets interlopes que l'on rencontre en France, dans toutes les villes à garnison nombreuse ou à population ouvrière considérable. L'alcool servi dans ces maisons n'est qu'un produit infect, dont les effets se manifestent d'une effroyable façon sur les malheureux qui en usent. A côté de ces fumeries, il en existe d'une richesse et d'un luxe incroyables, dont ne donnent (toujours en poursuivant la même comparaison) qu'une faible idée les splendides cafés des villes du midi de la France.

En Cochinchine, on ne trouve pas de fumeries aussi somptueusement installées, mais il en existe dans la grande ville de Singapoor, du détroit de Malacca, qui ne contient pas moins de 250,000 Chinois; là, chaque fumeur a son lit et son appareil complet, il ne se donne plus la peine de faire ses pipes qui lui sont présentées par un serviteur, alternativement avec une tasse de thé de la qualité la plus recherchée; parfois, dans ces établissements, les consommateurs s'entourent de femmes à mœurs légères, non dans un but purement pratique (on sait que l'opium pris à haute dose jouit de propriétés anaphrodisiaques remarquables), mais pour avoir une compagnie agréable dont la verve distrait et dont la présence réjouit ; c'est la même raison qui nous fait rechercher l'élément féminin dans les brasseries tout en usant de l'alcool et de la bière, qui sont loin d'avoir des propriétés excitantes.

A Saïgon ou à Cho-Lon, on ne rencontre pas de brillantes fumeries ; les riches Chinois ont des cercles spéciaux, luxueux et confortables, établissements où ils se rendent quand ils éprouvent le besoin de fumer l'opium, et où ils rencontrent leurs maîtresses qui y logent habituellement. C'est à la fumerie que les conversations prennent un libre cours et que, parfois aussi, se termine une affaire. Le fumeur d'opium boit,

en général, peu d'alcool ; à peine en rencontre-t-on 1 p. 100 qui use de cette liqueur ; en revanche, ils consomment, tous, beaucoup de thé ; cette boisson, qu'ils prennent sans sucre et à petite gorgée, paraît permettre de mieux savourer l'opium, et peut-être même d'amoindrir l'ivresse qu'il produit.

On conclut de la lecture des journaux qui traitent la question de l'opium, que tous les Chinois ou Annamites fument ce produit ; c'est une très grave erreur qui résulte d'observations moins que superficielles, et qui se propage depuis que des missionnaires anglais, irrités de ce que leurs doctrines n'obtenaient pas de succès auprès de ce peuple sceptique, en attribuaient la cause à la funeste passion de l'opium.

Les quelques auteurs qui ont étudié scrupuleusement cette question du nombre de fumeurs, arrivent à des résultats bien différents ; de leurs statistiques, de leurs informations prises à toutes les sources, il résulte que ce chiffre est excessivement faible à côté de la légende, et qu'il ne s'élève, nulle part, à plus de 3 p. 100.

Les fumeurs qui abusent de l'opium sont rares ; on les rencontre, surtout, dans la basse classe de la société, parmi ces coolies misérables, qui ne consomment que des produits inférieurs, et chez eux, encore, le nombre des invétérés ne dépasse-t-il guère 2 p. 100. Le discrédit et l'inconsidération jetés sur un individu qui fait un usage immodéré de l'opium, fait qu'on en trouve très peu dans les hautes classes de la société annamite ou chinoise.

Nous avons vu qu'un fumeur ordinaire consomme en moyenne vingt pipes par jour ; nous allons chercher maintenant ce que chaque pipe représente en opium et en morphine ; puis nous emploierons ces chiffres pour fixer le nombre des consommateurs d'opium et apprécier la quantité de morphine absorbée par chaque fumeur.

Les pipes dont on fait usage sont de trois valeurs différentes; un taël (1), c'est-à-dire 37 gr. 50 donne:

Pipes	Nombre	Poids de chandoos en gr.
Grosses	75	0,50
Moyennes	100	0,375
Petites	150	0,218

ce qui correspond en morphine, pour un chandoo dont la richesse est de 6. p. 100:

Pipes	Poids de chandoo	Morphine
Grosses	0,50	0,03
Moyennes	0,375	0,02
Petites	0,218	0,01

Mais, en se rappelant la fabrication de la pipe, on voit une opération dans laquelle le chandoo, placé sur la lampe, est porté à une température assez élevée pour décomposer une quantité notable d'alcaloïdes; une partie se perd encore dans la combustion inachevée de la boulette; il résulte de ces déperditions successives, que le tiers à peine de la morphine renfermée dans le chandoo passe dans les poumons du fumeur; de plus, ces aspirations mettant en contact rapide les vapeurs produites avec la surface du poumon, rend, fatalement, à l'expiration, une certaine quantité d'alcaloïdes non absorbés. Ces trois causes successives de déperdition abaissent des trois quarts, au moins, la quantité de morphine entraînée dans l'économie; ce qui donne pour:

Pipes	Poids de chandoo	Poids de morphine
Grosses	0,50	0,008
Moyennes	0,375	0,005
Petites	0,218	0,003

par conséquent, en prenant pour base la petite pipe, qui est

(1).— Le taël représente une monnaie valant 7 fr 50 et en même temps un poids variant suivant les districts entre 35 gr. et 37 gr. 50; ce dernier, le plus fort, est celui employé en Cochinchine.

celle généralement usitée : un fumeur de dix pipes absorberait dans sa journée trois centigrammes de morphine; un fumeur de vingt pipes atteindrait six centigrammes; cette dose s'élèverait à neuf centigrammes pour un fumeur de trente pipes.

Nous supposons là que la morphine et les autres alcaloïdes naturels de l'opium ont seuls des effets délétères; mais pour cela, il faut n'user que de chandoo très pur et surtout ne le fumer qu'une fois. Or, nous avons vu que les Chinois, et surtout les Annamites, avaient l'habitude de mêler à leur chandoo le Dross, c'est-à-dire le résidu des combustions précédentes et qu'ils fumaient ce dross plusieurs fois de suite. Cette adjonction donne d'abord à l'opium un goût âcre et une odeur empyreumatique dus aux matières végétales imparfaitement brûlées; il doit certainement introduire en outre des produits particuliers provenant peut-être d'alcaloïdes transformés, car son influence sur l'ivresse est caractéristique; on ne saurait mieux la comparer qu'à celle produite par l'ingestion des alcools amyliques et supérieurs en face de l'ivresse causée par un alcool éthylique de bonne qualité.

Un chandoo bien préparé et pur doit réunir les conditions suivantes : limpidité parfaite, odeur spéciale de violette exempte de tout parfum vireux, densité déterminée que l'on constate facilement en plongeant une spatule dans la masse qui doit donner en tombant un filet régulier de 40 centim. de longueur; une couleur que nous connaissons variable pour les différentes espèces de produits, mais constante pour chacun d'eux; travaillé à l'aiguille, il doit devenir brun-noirâtre et posséder une consistance un peu plus sèche que la masse pilulaire.

Mais, comme tous les produits quotidiennement employés, le chandoo peut être exposé à de nombreuses falsifications ;

elles sont cependant bien moins fréquentes qu'on pourrait tout d'abord le supposer.

En Cochinchine, le chandoo, livré par la manufacture de l'État, doit remplir des conditions déterminées qu'il possède toujours; de plus, ce produit est livré par le gouvernement, qui en a la responsabilité jusqu'à la sortie de ses magasins; il ne quitte ces derniers que pour être vendu en détail et au poids dans les différentes localités. C'est à ce moment que les employés annamites peuvent, pour avoir un rendement plus lucratif, lui ajouter certaines substances qui échapperont parfois au chimiste le mieux exercé, mais qu'un fumeur dévoilera toujours, les propriétés physiques lui servant seules de guide.

Cependant, lorsqu'un expert procédera à l'examen d'un opium, voici la série d'observations à laquelle il lui faudra se livrer.

Couleur.— Il constatera d'abord la couleur en faisant glisser l'opium sur une porcelaine blanche, ou en l'écrasant entre deux lames de verre, il devra obtenir:

Opiums.	Couleur.
Bénarès	Brun foncé.
Patna	Rougeâtre.
Malwa	Jaune doré.
Yunnam	Jaune doré.
Sinh-Su	Jaune doré.

Dross.— La présence du dross, même en petite quantité, donne une coloration noire très accentuée à chacune de ces nuances; si le mélange n'a pas été soigneusement préparé, on retrouve à la loupe, après avoir fait dissoudre le chandoo, des particules de charbon; enfin, l'odeur spéciale au dross se décèle facilement à l'aiguille.

Goût. — L'opium a une amertume spéciale se distinguant très bien de celle du quassia-amara ou du quinquina ; cette amertume n'est pas assez prononcée pour cacher le goût des substances étrangères qui s'y trouvent ; on distingue très facilement la saveur douce de la mélasse et des matières sucrées ; la saveur astringente du cachou et des autres végétaux qui le sont moins, ainsi que l'acidité des pulpes et de certains fruits.

Odeur. — Le chandoo bien préparé ne doit exhaler que le parfum très fin qui le distingue et qui d'ailleurs est perceptible aux odorats le moins exercés ; son plus ou moins de développement donne, en même temps que la qualité, des notions assez précises sur son âge. Avec très peu d'habitude, on perçoit à côté de cet arôme celui bien différent du thé, du Gent-Seng, du bois d'Œgle ou autres plantes aromatiques ; l'alcool de riz, mal distillé, se distingue par une odeur acide et puante ; il en est de même du fruit à parfum si fort du Jacquier.

Consistance. — Un chandoo pur coule en filet fluide, continu et homogène ; l'addition d'une très petite quantité de dross lui donne un filet brisé, agglutiné par parties et faisant la perle quand il se brise.

Après cet examen extérieur, l'expert procède à l'essai à l'aiguille et fait la masse ; lorsque le chandoo est de bonne qualité, sa couleur est uniforme ; il exhale sur la lampe un arome spécial qu'on ne peut confondre ; sa masse est homogène, tandis que mélangée au dross ou à du sucre, elle devient tachetée de noir et striée ; d'autres substances la rendent gommeuse en la parsemant de stries blanchâtres plus

ou moins nuancées; le sucre et la mélasse portés sur la lampe donnent bientôt une odeur de caramel; d'autres substances exagèrent leur parfum dans cette même opération.

La solution dans l'eau distillée ou l'alcool permettra de distinguer à la loupe ou au microscope les débris de végétaux ou les différentes fécules que le fraudeur aurait pu y introduire. On peut conclure en disant que le chandoo est surtout falsifié avec les matières sucrées, les pulpes, les décoctions, et en général toutes les substances végétales donnant un suc brun, rouge, ou plus ou moins foncé; le dross en toute proportion et le faux opium, donné par la décoction évaporée des follioles qui entourent les pains, constituent les fraudes les plus faciles en même temps que les plus pratiquées du chandoo.

Cet opium, tiré des follioles, est le produit d'une décoction des feuilles de pavots employées pour arrimer les boules dans les caisses; cet opium est très peu chargé en morphine, riche en odeurs vireuses; d'une consistance assez semblable à celle du chandoo, pour qu'il ne soit pas facile de le découvrir en dehors des caractères tirés de l'odeur et de la consistance.

D'autres substances sont mêlées à l'opium, non dans le but d'en augmenter le prix, mais pour lui donner des propriétés nouvelles; telles sont le Gent-Seng et le bois d'Œgle qui passent pour des aphrodisiaques puissants; certains fumeurs ajoutent au chandoo des plantes aromatiques, afin de lui faire exhaler le parfum qu'ils préfèrent.

Nous avons parlé tout à l'heure du nombre des pipes fumées moyennement par jour, ainsi que de la quantité que chacune représente en chandoo et en morphine absorbés; ces chiffres peuvent nous servir maintenant à calculer avec beaucoup d'exactitude le nombre de fumeurs et le comparer au chiffre de la population; nous prendrons pour base les

résultats officiels de la manufacture de Saïgon qui, seule, livre en Cochinchine l'opium aux habitants. La quantité calculée sur la consommation journalière de deux années complètes est représentée par 90 kilogrammes par jour, auxquels nous ajouterons 30 kilogrammes, représentant la contrebande qui pourrait être introduite, malgré la surveillance cependant si sévère du service des contributions indirectes.

La population de Cochinchine est de 1,840,000 habitants, toutes races comprises; mais pour rester dans la vérité, nous ne ferons nos calculs que sur les chiffres de 900,000, éliminant aussi les femmes et les enfants qu'on peut considérer comme exempts de cette habitude. Nous pouvons donc établir nos calculs de la manière suivante:

120 kilogr. de chandoo = 400,000 pipes à 30 centigr. l'une.
400,000 pipes = 26,666 fumeurs à 15 pipes par jour, ce qui nous donne pour 900,000 habitants: 3.33 p. 100.

On peut considérer ces chiffres comme étant réellement un maximum, puisque nous avons laissé la moitié de la population comme exempte, que nous avons forcé le chiffre de la contrebande possible et abaissé à 15 le nombre de pipes consommées, alors que ce chiffre, nous l'avons vu, ne représente que le fumeur très ordinaire. Tel qu'il est, il dépasse encore celui donné par les statistiques les plus sérieuses faites par les Anglais; mais il faut dire que, toujours en garde contre l'opinion publique, les Anglais ont fait leurs statistiques en prenant les conditions les plus favorables à la thèse du plus petit nombre possible.

Les mêmes données vont nous permettre de trouver la quantité d'opium fumé sur l'immense territoire du Céleste-Empire. Partant d'une population de 400 millions d'habitants, et laissant de côté la moitié pour représenter le nombre de

femmes et des enfants que ne doit pas toucher cette statistique, nous avons :

200,000,000 de Chinois=6,600,000 fumeurs à 3,33 p. 100; à 15 pipes par fumeur, la consommation atteint 742 caisses par jour = 267,000 par an.

Les chiffres d'expédition de l'opium de l'Inde sont portés dans les documents officiels des douanes à 180,000 caisses par an, sur lesquelles 60,000 à peu près représentent l'opium manipulé ou non, expédié par Singapoor, Hong-Kong, Shang-Haï et autres ports ouverts dans les colonies Espagnoles et Hollandaises de la Malaisie, en Australie, en Amérique et dans les nombreuses agglomérations chinoises partout dispersées.

Il nous reste donc 120,000 caisses qui, mises en présence des 267,000 consommées en Chine, nous laissent le chiffre énorme de 147,000 caisses, représentant l'opium dû à la production indigène.

Ce chiffre tend à s'accroître chaque jour, si l'on en juge par les nouvelles quantités d'opium chinois qui paraissent chaque année sur les marchés ; il fait comprendre facilement l'inquiétude des marchands de Londres, pour le maintien de bénéfices aussi importants dans le budget de leur grande colonie de l'Inde.

Sans nous arrêter à ces terreurs plus ou moins légitimes du commerce anglais, nous tenons à donner avec ces chiffres le moyen de juger les exagérations étranges si souvent mises en avant par la plupart de ceux qui ont voulu parler de l'opium et de son usage en Extrême-Orient. On dit généralement que la nation tout entière est entachée de cette funeste passion ; on représente volontiers les Chinois fumant l'opium jusqu'à l'abolition complète de leur santé, de leur énergie, ainsi que de leur intelligence, etc. ; il est difficile de croire que 3 p. 100 d'adhérents à l'opium puissent avoir une in-

fluence aussi néfaste, alors même qu'on doublerait le nombre des fumeurs que nous avons indiqué et qu'on admettrait que tout individu qui toucherait un peu à l'opium, serait complètement incapable de tout acte d'intelligence ou d'énergie.

Le peuple Chinois n'est donc pas aussi dépravé par l'opium qu'on veut bien le dire; c'est à d'autres causes qu'il faut attribuer l'arrêt de son développement, et nous trouvons sans valeur ce jugement de « Vasilyew jeté comme un cri »d'alarme: «Si l'opium n'endormait pas les Chinois, la Chine »envahirait tôt ou tard le monde entier.»

CHAPITRE III

Nous arrivons maintenant au dernier chapitre de notre étude, traitant les effets de l'opium. A ce titre, ce chapitre pourrait être le plus important et le plus intéressant, puisqu'il comporte la description des phénomènes produits par l'abus de l'opium et les nombreuses considérations médicales, physiologiques et sociales qui en découlent. Nous le traiterons très brièvement, pour ne pas entrer dans des discussions trop en dehors de nos occupations professionnelles, ainsi que de notre incompétence médicale. Ceci posé, voici, d'après les nombreuses observations qui nous ont été transmises et celles que nous avons faites nous-mêmes, à quoi peuvent se résumer les effets bons ou mauvais de l'opium sur les Chinois.

Tous ceux qui ont pris l'habitude de cet excitant, ont un but toujours le même ; c'est : *l'abolition ou l'oubli momentané de toutes fatigues physique, intellectuelle et morale.*

Fatigue physique.— Les coolies, laboureurs, ouvriers de peine et tous ceux qui souffrent de maladies douloureuses, fument l'opium pour faire disparaître momentanément toute impression désagréable et tout sentiment pénible. Sous l'influence de quelques pipes, la lassitude des membres disparaît et le sujet se plait à dire qu'il ferait, sans difficulté, trente kilomètres d'une traite ou porterait les poids les plus lourds,

tant il possède de vigueur factice. Il est impossible de ne pas accepter complètement ces assertions de tous les fumeurs, si on réfléchit que l'opium a servi et sert souvent encore à cet usage dans plusieurs contrées. Le Dr Moore parle des coureurs indiens ayant l'habitude d'avaler un peu d'extrait d'opium, afin de soutenir leur force et leur énergie durant leurs longues courses, et empêcher le sentiment de la faim causé par une nourriture insuffisante; dans le même pays, l'opium sert à soutenir les chameaux traversant les plaines sablonneuses en longues étapes, et à leur donner une résistance très grande à la chaleur excessive du jour, aussi bien qu'au froid vif des nuits d'hiver. Le Dr Moore affirme en avoir souvent donné lui-même à des chevaux épuisés de fatigue, qui, sous cette influence, reprenaient pour quelque temps l'allure d'animaux reposés. Enfin, un voyageur raconte qu'étant en chasse dans le Mantchourie, son guide passa la journée sans fatigue apparente, n'ayant pris, pendant ce temps, que quelques petites doses d'opium. Quant au pouvoir de cet excitant, pour soulager le sentiment de douleur, c'est un de ses attributs le plus brillant, des plus connus et des plus usités en médecine, à toute époque.

Fatigue intellectuelle.— C'est au même agent qu'on demande un adoucisssment aux préoccupations graves, à la fatigue causée par les travaux de l'esprit; aussi est-ce lui que nous voyons employer par les négociants, les banquiers, les lettrés, les hommes politiques, en somme tous ceux qui se livrent à un effort intellectuel quelconque. Sous l'influence de l'opium, les facultés se développent, la mémoire devient plus vive, l'intuition plus grande et tout travail intellectuel plus agréable et plus facile momentanément. Nous avons vu des négociants, les plus sérieux, ne pas entreprendre une affaire délicate sans fumer quelques pipes qui doivent leur

rendre l'esprit plus délié. Cet effet nous est aussi connu, et il résulte des statistiques des victimes de la morphiomanie en Europe, que le contingent le plus nombreux est dû aux philosophes, hommes de lettres, médecins et artistes, c'est-à-dire ceux qui ont besoin, par moment, d'un plus grand exercice de leurs facultés intellectuelles.

Fatigue morale.— Tout individu déprimé par des chagrins, des malheurs ou des peines résultant d'événements accidentels ou journaliers, demande aussi à l'opium un adoucissement momentané à sa misère. Sous l'influence du chandoo, leur imagination atténue toute cause de tristesse et la remplace par une série d'idées qui les jettent peu à peu dans l'indifférence et l'oubli, ravivent leur gaîté, rend riche celui qui était pauvre et plein de douces espérances celui qui était brisé par le malheur. Parmi les faits curieux en ce genre que nous a donnés M. Cazalis, directeur de la manufacture, nous citerons le suivant, qui expliquera mieux notre pensée: il se rendit un jour chez un Chinois, fournisseur de la manufacture pour une valeur de près de 100,000 fr., afin de lui annoncer que n'exécutant pas les conditions du marché accepté par lui, l'administration coloniale allait le déclarer déchu de ses droits et acheter à ses frais, ailleurs, les articles qu'il ne pouvait livrer, ce qui devait occasionner pour lui une perte énorme, sinon sa ruine complète. Il fut reçu à l'heure à laquelle le Chinois avait l'habitude de fumer ; sous cette impression, le Chinois était gai, joyeux, spirituel même ; il reçut le directeur avec la plus grande aménité, ne répondant aux raisons bien graves, cependant, de celui-ci, que par des compliments aimables et les offres les plus gracieuses ; il fut impossible de l'amener à une conversation réellement sérieuse, bien qu'il n'eût rien perdu de son intelligence, de sa lucidité et de sa logique habituelles. Désespérant d'en

rien obtenir, le directeur dut se retirer et remettre à une heure plus propice la communication qu'il avait à faire.

Voilà pour nous les effets généraux que chaque fumeur demande à l'opium et qu'il trouve véritablement. On obtient avec un petit nombre de pipes ces effets en quelque sorte bienfaisants, mais ils s'accompagnent de certains accidents d'autant plus déplorables que le nombre de pipes augmente de fréquence.

Nous avons dit plus haut que le fumeur novice avait besoin de 8 à 10 jours d'exercice pour se délivrer des dégoûts, nausées et vomissements qui rendent l'apprentissage très dur. Un assez grand nombre, rebutés par la difficulté de cette initiation, abandonnent à tout jamais la pipe avant d'être aptes à goûter les douces joies de l'opium. Ceux qui ont résisté présentent d'une façon générale les phénomènes suivants: après quelques pipes, on ne sent ni sommeil, ni envie de dormir, comme on l'a souvent rapporté, mais au contraire, l'esprit est bien éveillé, la tête se dégage, les idées deviennent plus nettes, le sujet est pris d'une facilité très grande de passer d'une idée à une autre, de loquacité et même de faconde; rien ne lui paraît impossible à entreprendre; volontiers il ferait de longues courses ou se livrerait à un travail de force. On comprend facilement que pendant cette période les facultés génésiques puissent se développer en même temps que les désirs sensuels. Mais après cette période de plus-value, arrive le demi-sommeil ou le sommeil entier, suivant les doses et si le fumeur a déjà quelque habitude, le lendemain, aux mêmes heures, il est obligé de fumer le même nombre de pipes sous peine de ressentir les tourments très durs de la privation. Si le nombre journalier est plus fort, 15 à 25 pipes par exemple, les impressions déjà citées sont en effet plus vives, mais les inconvénients de la réaction sont aussi bien plus grands; les

rêves gais et un peu vagues de la première période deviennent des rêves plus précis, pouvant aller jusqu'à l'hallucination; le sommeil qui suit est plus complet, lourd, s'accompagnant d'une torpeur qui se dissipe quelquefois avec difficulté; au réveil, le sujet éprouve la fatigue des organes, souvent des maux de tête et oppression de la poitrine, les appétences vénériennes que nous avons signalées plus haut commencent par diminuer, pour disparaître dans peu de temps; à partir de cette période, une véritable impuissance se manifeste et, nous ont affirmé des fumeurs dignes de foi, l'acte vénérien quand il peut s'accomplir, s'accompagne de sensations plutôt douloureuses qu'agréables. Chaque fois qu'on rencontre un natif cheminant dans la rue, l'œil vague, le regard terne et la démarche incertaine, on peut affirmer que cet homme cherche à dissiper les restes de sa demi-ivresse, et tend son esprit pour reprendre sa lucidité et démêler le rêve, procuré par la pipe, de la réalité. Cette période, par les phénomènes comateux qui l'accompagnent, est la période dangereuse après laquelle le fumeur passe facilement à l'abus. En effet, sachant qu'il peut dissiper par une nouvelle dose les ennuis et les douleurs du moment, le fumeur se sent porté naturellement à augmenter sa consommation journalière. La quantité d'opium croissant, les accidents deviennent plus fréquents et, par une logique fatale, appellent un plus grand nombre de pipes; si bien que le fumeur qui se laisse aller est pris dans un cercle vicieux qui se rétrécit chaque jour, l'étreint plus étroitement pour l'amener en définitive à l'ivrognerie.

A cet état, que nous répétons être l'exception, on peut accepter toutes les peintures les plus noires qui ont été faussement attribuées à tous les fumeurs d'opium.

C'est le vice honteux, avec son cortège de phénomènes effrayants, pouvant arriver à la plus grande gravité, et

même, dit-on, causer la mort. Pendant cette période, le corps s'amaigrit, l'appétit diminue puis disparaît, les fonctions du tube digestif ainsi troublées, la nutrition ne se faisant plus avec la régularité nécessaire, tous les organes qui en dépendent s'altèrent à leur tour ; de là de nombreuses maladies possibles. Les sécrétions se troublent si bien, que l'albumine, le sucre, et probablement les phosphates se montrent dans les urines des intoxiqués, comme ils se montrent d'ailleurs, à la suite des grandes dépressions de l'économie, quelle qu'en soit la cause première. L'action de ces excitations vives et répétées produit une fatigue générale et continue ; la figure hâve prend une teinte jaune et cadavéreuse, les mains deviennent tremblantes, la démarche titubante; le sommeil léger, souvent interrompu par les hallucinations du délirium, n'est plus réparateur ; les membres sont le siège d'hypéresthésie cutanée, et les extrémités présentent le fourmillement de la myélite ; la peau se couvre d'éruptions diverses ; en un mot, apparaissent tous les accidents causés par l'abus des alcaloïdes: café, tabac, thé, maté, etc., et surtout celui de l'alcool. Les décès dus à l'abus de l'opium sont très rares, ainsi qu'il résulte des nombreuses statistiques faites par les médecins anglais, dirigeant, en Chine, un grand nombre d'hôpitaux et de maisons de santé, et qui concordent parfaitement avec les renseignements que nous avons pu nous procurer en Cochinchine. Par contre, nous dirons que l'usage même fréquent de la pipe à opium ne paraît pas du tout raccourcir la vie des Chinois ou Annamites, et que nous avons connu des fumeurs invétérés arriver à un âge très avancé, sans que leur santé parût moins satisfaisante que celle de leurs congénères plus sobres.

Un fumeur peut-il s'arrêter à temps, et même abandonner tout à fait l'habitude contractée ? Certes, comme pour toutes

les passions dont on est esclave, il faut une grande énergie et la ferme volonté de s'en affranchir; on a cependant de nombreux exemples de fumeurs abandonnant la pipe, après s'en être servi pendant un temps plus ou moins long. En Cochinchine, plusieurs des notables chinois qui géraient la ferme de l'opium, avant que le gouvernement en prît le monopole, laissèrent complètement cette habitude, dans la crainte un peu puérile que l'administration de la régie les accusât de fumer un opium détourné. Sinibaldo de Mas cite l'exemple d'un Chinois, grand fumeur d'opium, incarcéré pour un méfait quelconque, et que ses amis plaisantaient fort au sujet de la privation forcée de son délassement favori; il leur répondit qu'il remerciait ceux qui l'avaient mis en prison, parce qu'ils lui avaient enlevé d'une façon définitive toute envie de fumer l'opium.

Mais ce n'est pas sans lutte et sans vives souffrances que le fumeur accomplit cette régénération ; s'il veut cesser brusquement, il éprouve aux moments correspondants à l'heure des pipes un besoin ardent de fumer ; il est tourmenté par des angoisses particulières fort douloureuses ; il est en proie à des crampes d'estomac très vives ; il présente en même temps un phénomène très remarquable : c'est le retour des accidents toxiques qu'il subissait précédemment chaque fois qu'il consommait sa quantité habituelle d'opium.

Il est des moyens usités par les Chinois pour rendre cette lutte plus facile ; on se sert de pilules contenant un peu d'opium et de dross, représentant une dose inférieure à celle de la pipe et on en avale une pour remplacer une pipe absente ; on amoindrit ainsi les effets que produisait cette dernière. Une autre méthode plus usitée est la suivante : on mélange à un litre de vin blanc une dose d'opium de façon à ce qu'un petit verre de la liqueur réprésente la dose d'une pipe ; on remplace soigneusement chaque verre absorbé par

une quantité égale de vin blanc pur, de telle sorte que la dose d'opium ingérée, diminuant insensiblement de valeur, il arrive un moment où le fumeur a remplacé toutes ses pipes par un nombre égal de petits verres d'une liqueur à peu près inoffensive.

Nous n'avons pas multiplié les faits et leurs appréciations dans la crainte d'empiéter sur le terrain médical et de sortir des limites de notre travail; qu'il nous soit permis cependant de terminer par quelques comparaisons générales sur l'injustice de ceux qui ont si vigoureusement attaqué l'opium et ses abus.

Loin de nous l'idée de vouloir réhabiliter le culte de l'opium et surtout de vouloir en faire, comme nous l'avons paradoxalement entendu dire par un haut fonctionnaire de la Cochinchine, un moyen de régénération de la race asiatique en même temps qu'un auxiliaire puissant pour le développement de son intelligence; mais nous croyons pouvoir dire que les reproches faits à l'opium ont été trop exagérés, qu'il exerce en Chine des ravages bien moins grands que certaines passions en Occident, celle de l'alcool surtout qui est devenu le triste apanage des nations du nord de l'Europe et de la France, et où nous trouvons, dans toutes les classes de la société, des chiffres énormes d'alcoolisés si nous les comparons à ceux que nous avons établis, en Chine, pour les fumeurs.

Pourrons-nous dire, sincèrement, que cette habitude de l'opium ait une influence néfaste sur l'intelligence et l'énergie des Chinois, lorsque nous les voyons, après plusieurs siècles de cet usage, donner des hommes robustes et durs à la fatigue, résistant à tous les climats, remarquables par leur esprit pratique en affaires, par leur finesse politique, en un mot par toutes les qualités intellectuelles; lorsque nous voyons les États-Unis effrayés de l'importance que

prennent les Chinois dans leur monde commercial et industriel avoir l'idée étrange, pour un peuple amateur de liberté, de les chasser du territoire américain !

N'est-il pas injuste, enfin, d'entendre les nations européennes, chez lesquelles des vices et des passions de jour en jour plus nombreux font prendre à la dépopulation des proportions effrayantes, lancer aux Chinois, peuple le plus prolifique du Monde et obligé sans cesse de s'écouler en migrations extérieures, des reproches de décadence de race, d'ivrognerie et d'abrutissement !

FIN.

Vu et permis d'imprimer :
Montpellier, le 9 juin 1887
Le Recteur de l'Académie,
Correspondant de l'Institut,
G. CHANCEL.

Vu :
Montpellier, le 8 juin 1887
Le Directeur de l'Ecole,
J.-E. DIACON.

LISTE DES PRÉPARATIONS

Morphine.

Acide méconique.

Chlorhydrate de morphine.

Sulfophénate de soude.

Chlorure de zinc.

Acide iodique.

Nitrate mercureux.

Chloroforme pur.

Ether acétique.